

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28. Ménilmontant

Sommaire.

PREMIER ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE DON BOSCO. LES SALESISIENS EN ANGLETERRE. Douleur et tristesses de leur apostolat. *Don Mac-Kiernan.*

UNE DATE. Conséquences - Promesses - Enseignements. VOYAGE DES MISSIONNAIRES SALESISIENS À LA TERRE DE PEU. I. De Turin à Bahia.

MONSIEUR CAGLIERO et les Maisons Salesiennes du Midi de la France. — Nice. — La Navarre. — Saint-Cyr — Marseille: Oratoire St. Léon. — Visite de Mgr. Cagliero au Noviciat Salesien de la Providence à Marseille. — Mgr. Cagliero à St. Joseph. — Barcelone.

UNE DETTE.

DON BOSCO ET VICTOR HUGO. Coopérateurs défunts.

PREMIER ANNIVERSAIRE

DE LA MORT

DE DON BOSCO.

La Sainte Ecriture, au livre de l'Ecclésiaste (1), a dit du roi Josias que sa mémoire répandait une suave et agréable odeur à cause des vertus qui le rendaient cher à Dieu et aux hommes: cet éloge de l'Esprit Saint, ne pouvons-nous pas l'appliquer à notre bien-aimé Père? C'est que le nom vénéré de Don Bosco est pour ses fils quelque chose de doux et de

(1) LX, 1.

grand. Aussi bien, n'avons-nous pas le devoir de dire à nos chers Coopérateurs un mot touchant la pieuse cérémonie du 31 janvier 1889, premier anniversaire de la douloureuse séparation?

Un grand nombre de nos bienfaiteurs ont tenu à nous prêter leur concours; et c'est grâce à eux que nous avons pu payer un tribut bien faible de filiale affection à celui dont l'amour et les bienfaits vivent en nos cœurs, au Père tout aimant qui, prévoyant nos tristesses et voulant les adoucir, nous recommandait, à titre de dernière volonté, de retenir nos larmes, au jour de sa mort.

S. G. Mgr. Bertagna, auxiliaire du Cardinal-Archevêque de Turin, daigna officier pontificalement; la pensée délicate qui a inspiré à l'éminent prélat de s'offrir pour cette cérémonie, augmente encore notre dette de reconnaissance envers lui.

Des prêtres de la ville et des environs se pressaient, nombreux, aux places réservées autour du catafalque. En prévision du concours de Coopérateurs sur lequel nous avions quelque raison de compter, nos orphelins n'ont pu être admis dans l'église. Et l'évènement n'a pas trompé notre attente. Malgré notre éloignement du centre de la cité, malgré la rigueur de la saison, à 10 heures, le vaste

sanctuaire de Marie Auxiliatrice était comble; et dans cette foule recueillie, tous les rangs de la société comptaient des représentants.

Un noble bienfaiteur, ami des premiers jours, maintenant chargé d'ans et accablé d'infirmités, qui jamais ne ménagea à Don Bosco largesses et bienveillance, était venu, lui aussi, prier pour notre Père bien-aimé; et la piété visible de ce vénérable ami a dû trouver dans son affection pour le cher défunt et dans son dévouement infatigable pour ses œuvres, de ferventes supplications.

L'église de Marie Auxiliatrice était bien belle ce jour-là. L'amour filial avait donné à l'art les plus heureuses inspirations; et la décoration, d'un caractère sobre et grandiose à la fois, respirait une tristesse recueillie, et pleine d'espérance. Un magnifique catafalque — celui de l'an dernier — s'élevait au milieu de l'église et apparaissait resplendissant de feux, sous lesquels scintillaient de riches draperies.

La Maîtrise de l'Oratoire a exécuté des chants qui ont inspiré à un journal de Turin les lignes suivantes: « Rien de plus touchant, rien de plus religieux. Il suffit de dire que nous parlons de la Messe de *Cherubini*. Nous ne croyons pas nous avancer trop en affirmant que l'exécution a été parfaite, et que l'auteur lui-même aurait applaudi ces chers enfants de Don Bosco dont la voix trahissait l'émotion à mesure qu'ils chantaient pour leur Père bien-aimé la prière du repos éternel. On n'oublie plus le saisissement causé par les premiers versets du *Dies iræ*, et la terrifiante beauté du *Confutatis maledictis*. A ces harmonies divines l'âme pleure, prie, se trouble et dans l'humilité de son espérance entonne le *Voca me cum benedictis*. »

Dans le courant de l'après-midi, de nombreux fidèles vinrent prier Marie Auxiliatrice pour son fidèle serviteur. Mais la foule se porta surtout à Valsalice, où, parmi les élèves du Séminaire Salésien des Missions lointaines, le bon Père dort le sommeil du juste.

Les enfants de l'Oratoire s'y rendirent eux aussi; et jamais ils ne dirent avec autant d'âme, la douleur de ceux qui restent orphelins. Ce chant et cette solennité funèbre empruntaient à la douce mélancolie de paysage quelque chose de particulièrement suave.

Et nous, agenouillés au milieu de ces

centaines d'enfants, nous nous reportions par le souvenir à ces jours si beaux que nous voudrions voir revivre, parce qu'ils s'écoulerent tous auprès d'un Père aimant, d'un maître rempli de sagesse et de vertu; et ce souvenir prit bientôt la forme de l'action de grâces: c'est que nous sentions se fortifier en nous la résolution d'écouter les pieux enseignements de Don Bosco, et de les mettre en pratique pour la plus grande gloire de Dieu, pour le salut du prochain et pour le bien de l'Eglise.

Nous ne pouvons ne point dire un merci bien reconnaissant aux Sociétés catholiques d'ouvriers qui sont venues, bannière en tête, à la Messe de *Requiem*; et l'on comprendra que la Société de Nizza Monferrato, accourue de si loin, reçoive une part spéciale de notre gratitude.

Le lendemain, premier février, à 6 h., une nouvelle solennité funèbre, en tout semblable à celle de la veille, réunissait cette fois tout le personnel de l'Oratoire. Don Rua, successeur de Don Bosco, officiait. Tous les enfants s'approchèrent de la sainte table; et ce moment ne fut pas le moins émouvant de la pieuse cérémonie.

Le dimanche suivant, le Cercle Catholique d'ouvriers de la paroisse de Saint Joachim, Cercle qui avait nommé Don Bosco Président honoraire, se rendit en pèlerinage au tombeau de notre vénéré Père; la fanfare du Patronage externe de l'Oratoire de St. François de Sales escortait les membres du Cercle, qui, à Valsalice s'approchèrent de la sainte table, au nombre de deux cents environ.

Ah! pour nous, Don Bosco vit encore. Il nous continue son appui; le souvenir de ses bienfaits nous anime de plus en plus à la pratique du bien; et nous sommes assurés d'être dans le vrai en disant de lui la parole de l'Écriture, qui donne au prophète un rôle béni; *Il prie pour le peuple*.

Le culte que gardent nos Coopérateurs à la mémoire vénérée de Don Bosco est plus fort que la mort. Voilà un an déjà qu'il nous a quittés; et la bienveillance de tous pour les Œuvres créées par lui semble s'accroître dans les cœurs, en même temps qu'elle s'étend au loin.

Deo gratias. Loué soit le Seigneur de ce qu'il daigne glorifier ainsi son serviteur et



DON BOSCO

tel qu'il fut exposé dans l'église de S. François de Sales le 1^{er} Février 1888.

tempérer l'amertume de notre épreuve. Nous voudrions, comme l'année dernière, où il s'agissait de la mort de notre vénéré Père, relater ici les imposants services funèbres célébrés par nos Coopérateurs au jour anniversaire; mais nous avons dit dans notre numéro de février comment ce compte-rendu nous empêcherait de donner en temps utile les nouvelles courantes de nos Œuvres.

Ce qui est en notre pouvoir, c'est d'offrir à tous ceux dont le nom et le cœur ont été mêlés à ces touchantes démonstrations, l'expression de notre vive reconnaissance: et cela, nous le faisons ici, en demandant à Dieu pour tous nos pieux créanciers, les meilleures bénédictions. Rappelons seulement qu'à Oporto, lisons-nous dans « *A Palavra*. » M. l'abbé Vasconcellos, fondateur de l'École professionnelle S. José, a célébré à la cathédrale, le 31 janvier, un service d'anniversaire pour le repos de l'âme de Don Bosco.

Dans une conférence de l'Association Catholique où il avait dû prendre la parole pour remplacer l'orateur attendu qui a fait défaut au dernier moment, M. l'abbé Vasconcellos a parlé de notre vénéré Père. Les saintes aspirations de Don Bosco, ses divers voyages en Italie, en France en Espagne; l'établissement de son admirable Institut dans ces divers pays; l'identification du Fondateur avec sa grande Œuvre; les rapports qui l'unissent à l'École professionnelle S. José d'Oporto, dont il inspira la création; les faits extraordinaires de sa vie, et enfin l'organisation des merveilles Salésiennes sur la triple base du travail, de la religion et de l'autorité, telles sont les grandes lignes de cette magnifique improvisation qui a été vivement applaudie. En terminant, le digne prêtre annonça son désir de dire une Messe de *requiem* pour l'anniversaire de Don Bosco. L'invitation — que nous trouvons dans « *A Palavra* » du 29 janvier — recommande à ceux qui ne pourraient assister à la cérémonie, d'offrir quelque bonne œuvre à l'intention du « Grand Patriarche de l'École professionnelle San José. »

La pieuse initiative de M. l'abbé Vasconcellos nous touche profondément, mais sans nous surprendre: nous avons pu voir, lors de son séjour à Turin, quelle vénération toute filiale il avait vouée à Don Bosco. Du reste, sa voix devait être écoutée dans un milieu comme celui de la vaillante Association Catholique d'Oporto, où le zèle de tous les membres est à la hauteur de leur foi « agissante par amour. »

Nous tenions à dire ce mot de gratitude à nos chers Coopérateurs de Portugal et en particulier au premier d'entre eux, à l'excellent prêtre qui est venu demander à Don Bosco le secret d'aimer pour Dieu les enfants pauvres et abandonnés.

* * *

A Catane, à Sanico, à Farigliana un office paroissial a été organisé; à Rimini communion générale, chemin de la croix et bénédiction du T. S. Sacrement; assistance considérable. A Gisola, dans les vallées de Lanzo, où dès 1850, la charité de Don Bosco lui avait valu d'être désigné sous le nom de *saint prêtre*, et enfin à Chivasso, nous devons noter aussi des pieuses cérémonies expiatoires. Cette dernière paroisse a fait parvenir une offrande à l'Oratoire.

L'anniversaire de Don Bosco a été célébré dans toutes nos Maisons. Les enfants de l'Oratoire de Faenza, qui ont envoyé une belle couronne, ont donné une séance littéraire à laquelle des Coopérateurs ont bien voulu prêter leur concours.

Bon nombre de journaux d'Italie et de l'étranger ont parlé, le 31 janvier, de D. Bosco et de ses Œuvres. Nous ne pouvons songer à donner même un extrait bien court de ces belles pages; mais nous tenons à reproduire l'article de la *Gazette de Mondovi* qui montre sous un jour très vrai Don Bosco dans son rôle d'éducateur chrétien, dont le système a pour base principale la religion.

Don Bosco.

« Un journal de Turin, dont le métier consiste à rire des choses plus saintes et à en parler à la Voltaire, servait de temps à autre, il y a quelque trente cinq ans, un bout de prose du goût suivant: »

« — Nous avons besoin de tout autre chose que de générations dressées à marmotter le rosaire ou à chanter des psaumes; ce qu'il nous faut, ce sont des jeunes gens dégourdis et respirant l'amour de leur pays, affranchis des entraves du jésuitisme: Don Bosco, lui, élève des *tartufes*, et trahit ainsi les espérances de la famille, de l'Etat et de la société. Parents, ayez l'œil sur vos enfants. Autorités, veillez; Don Bosco est un brouillon qui mine les institutions, et avec son papisme, perd la jeunesse. — »

« Et D. Bosco eut à subir de terribles persécutions. Mais il ne se laissa pas intimider. Se souvenant du mot d'Horace: *tu ne cede malis, sed contra audentior ito*, — il poursuivit ses entreprises, fort de son inépuisable charité, basée sur sa foi sans limites; et dans ses établissements, en classe comme à l'atelier, il ne sépare jamais les sciences et les lettres du travail manuel, et sait unir en un tout harmonieux le délassement honnête et permis, la récitation du Rosaire, le chant des psaumes et la direction des âmes au confessionnal: c'est que Don Bosco voulait donner, avec l'instruction, l'éducation.

« Un protestant illustre, Guizot, a écrit: — L'instruction est nulle sans l'éducation, et l'éducation est nulle sans la religion; — et Diderot a dit: — La première connaissance essentielle à la jeunesse c'est la religion, qui est l'unique base de la morale. — »

« Dès lors, était-il coupable Don Bosco, en apprenant à ses nombreux élèves leurs devoirs envers Dieu et envers le prochain, alors que Sennéque lui-même avait prononcé que l'homme de bien ne saurait être tel sans Dieu? — Était-il coupable, en leur enseignant le catéchisme, puisque Diderot lui-même, après avoir bien cherché, ne trouva pas pour l'instruction de sa

filie de livre meilleur que le catéchisme du diocèse, traite de pédagogie, à son avis, le plus sûr de tous ?

» Le journal voltairien de Turin aurait voulu que D. Bosco formât ses enfants selon la religion de l'avenir, c'est-à-dire sans religion; mais Don Bosco, comme tous les saints éducateurs, ne pensait pas ainsi. Il était tout à fait de l'avis de Voltaire, qui voulait que l'on fit connaître aux hommes quelques vérités salutaires: aux rois, au ministres et aux magistrats, la nécessité d'un Dieu vengeur; à l'homme d'Etat, à l'homme d'étude, au publiciste, à l'ouvrier et au peuple, la nécessité d'un enfer. Et Voltaire donnait pour raison de ce vœu que les hommes étant extrêmement enclins à espérer et à craindre, une religion qui n'aurait ni enfer ni paradis ne leur conviendrait en aucune façon. —

» Avec ses nombreux établissements où l'on trouve puissamment modelée l'empreinte de notre sainte religion, Don Bosco aurait-il, par hasard, porté tort à la patrie, à la société? Les sectes impies qui l'ont osé dire ont toujours avancé un mensonge.

» Mes chers enfants, nous répétait-il souvent au retour de ces courses d'où il rapportait le pain de sa nombreuse famille, mes chers enfants, aimez la religion, commencez de bonne heure à la pratiquer sans respect humain et vous éprouverez son assistance dans vos études, dans vos labeurs; elle vous donnera une excellente conduite, l'amour du travail et vous rendra l'honneur et la consolation de vos familles, de votre pays, de la patrie. Oui, mes chers enfants, soyez chrétiens et vous serez de bons citoyens. »

» Il avait raison. C'est par centaines de mille que l'on compte les enfants élevés dans les Maisons de Don Bosco; déversés dans la société, ils ont contribué pour leur part au bien-être de la patrie, dans le sacerdoce, au barreau, dans la chaire chrétienne et dans l'armée, dans les usines et au milieu des populations de la campagne. Actuellement, ils sont plus de trois cent mille dans les Maisons Salésiennes d'Europe et d'Amérique, qui reçoivent, en même temps que des principes religieux, l'instruction classique et professionnelle, l'acheminement vers le vrai progrès; tous les ans, trente cinq mille se présentent à la société qui menace ruine, pour lui dire: Vois, nous sommes venus te prêter notre concours; Don Bosco nous a envoyés.

» Plein de mérites et pleuré du monde entier, l'homme de Dieu est mort après avoir accompli, sous l'étendard de la religion catholique, des œuvres vraiment grandes pour la patrie et la civilisation, et le journal « du peuple » n'en a pas souillé mot, exultant de joie peut-être à la pensée que l'Œuvre colossale entreprise par le grand apôtre de la jeunesse devait périr avec lui!

» Vaine jubilation d'un faux patriotisme et d'un progrès menteur: c'est le désir du pécheur qui périra. Aujourd'hui se présente le premier anniversaire de la mort de Don Bosco. Inclignons-nous avec respect sur sa tombe.

» Père ATHANASE. »

Que le dernier mot de cet article soit un mot de reconnaissance. L'anniversaire du deuil de la famille Salésienne a inspiré à bon nombre de personnes de nous envoyer, en souvenir du vénéré Don Bosco, un secours spécial destiné aux Missions entreprises par lui. Ces générosités qui allègent un peu nos lourdes charges sont une attention admirable

de la Providence à notre endroit, et aussi une preuve de la sollicitude efficace avec laquelle notre bien-aimé Père suit les Œuvres Salésiennes qui n'ont point cessé de lui appartenir.

Mentionnons une offrande reçue de Vazze avec ce simple mot:

« Une pauvre veuve offre pour les Missions Salésiennes deux billets de mille francs de la banque d'Italie, en se recom-mandant aux prières des fils du bien-aimé Père D. Bosco, de sainte mémoire.

» Une Coopératrice. »

Que Dieu accorde ses bénédictions à cette bonne Coopératrice; qu'il bénisse tous ceux qui continueront aux orphelins de D. Bosco les bienfaits de leur charité; enfin, qu'il leur accorde, selon sa promesse au saint Evangile, le centuple même en ce monde, comme gage de la récompense éternelle.

LES SALÉSIENS EN ANGLETERRE

Douloureuses prémices de leur apostolat.

Don Mac-Kiernan.

Le 30 décembre 1888 mourait dans la Maison Salésienne récemment fondée à Londres (Battersea), Don Edouard-Patrice Mac-Kiernan. Les qualités vraiment heureuses de ce tout jeune prêtre lui avaient gagné la sympathie et le respect de tous ceux qui eurent l'occasion de l'approcher et de le connaître. Sa nature franche, patiente et affectueuse, lui était un précieux instrument pour opérer le bien autour de lui et spécialement parmi les enfants. En Italie, ils sont bien nombreux ceux qui l'ayant connu, pleurent sa mort et gardent de lui un excellent souvenir.

Né à Scrabby, petit village du comté de Cavan (Irlande), le 1er. novembre 1860, il entra le 4 juin 1876 à l'Oratoire de St. François de Sales à Turin.

La réputation de Don Bosco l'y avait attiré; le culte que lui inspira ce bon Père l'y retint et le décida à devenir Salésien. Après des études sérieuses, il fut ordonné prêtre le 29 mars 1884. Don Bosco le nomma alors Préfet général de l'Oratoire. Un stage de plusieurs années comme vice-Préfet l'avait préparé à cette charge importante. Rien ne lui manquait d'ailleurs, malgré sa jeunesse, pour diriger avec fermeté et prévoyance une communauté de mille personnes.

La première fondation Salésienne en Angleterre lui fut confiée; et le 14 novembre 1887, accompagné de quelques confrères, il partait pour Londres en qualité de Recteur de l'Église du Sacré-Cœur de Jésus à Bat-

tersea. Il éprouva une véritable douleur à quitter l'Oratoire, mais surtout Don Bosco à qui il avait voué une vénération toute filiale, et qu'il ne devait plus revoir sur la terre. A peine arrivé au milieu des âmes qui l'attendaient, il se dévoua totalement au salut des pauvres Irlandais dont se compose en majeure partie la population de la paroisse administrée par les Salésiens.

Son apostolat ne devait pas être de longue durée. D'une constitution assez délicate, il se plaignait d'ailleurs depuis plusieurs années d'une faiblesse de poitrine, compliquée de gastrite; de plus il était sujet à des accès de fièvre qui revenaient à des intervalles trop fréquents pour ne pas miner peu à peu ses forces. Mais il était parti pour Londres plein de courage et d'ardeur. Les fatigues du ministère eurent bien vite raison de cette énergie de dévouement. Des stations prolongées au confessionnal étaient son lot de tous les samedis, dans la soirée. Certes, les âmes en retiraient des profits surnaturels; mais le pauvre prêtre, cloué de longues heures dans une église où l'humidité, le vent et le froid règnent sans conteste, y laissait chaque fois un peu de sa vie. Aussi était-il mal préparé aux surprises de l'indisposition la plus ordinaire.

Un jour, appelé en toute hâte auprès d'un mourant, il dut passer un temps considérable dans un appartement froid et humide, après avoir pris chaud: une bronchite se déclara et rien ne put en arrêter les progrès.

En septembre 1888, il voulut revoir Turin pour prier sur le tombeau de Don Bosco, présenter son filial hommage au nouveau Supérieur général, Don Rua, et faire les exercices spirituels au milieu de ses confrères. Ses traits amaigris, son air souffrant et abattu, nous impressionnèrent péniblement; la toux et la fièvre ne le quittaient guère. Il voulut cependant retourner à Londres, bien qu'il doutât de pouvoir faire ce voyage d'une seule traite. Le mal semblait accroître encore sa force de volonté. — « Je veux travailler jusqu'à mon dernier souffle, disait-il souvent à ses amis; il me reste bien peu à vivre. »

Arrivé à Londres, il se remit à prêcher, à confesser et à voir ses malades; mais son état s'aggravant de jour en jour, il dut bientôt renoncer au saint ministère, sans cesser toutefois de diriger la Maison et la paroisse. Il ne diminua pas d'un mot sa longue correspondance avec l'Oratoire; et dans les derniers temps seulement, on put le décider à garder le lit.

Mgr. Cagliero, occupé à voir nos Coopérateurs du Nord de la France et ceux de Belgique, fut chargé par Don Rua de faire une visite au cher malade. Monseigneur arrivait à Londres le 16 novembre. D. Mac-Kiernan avait été administré quelques jours auparavant. Il reçut avec grande joie l'Evêque

Salésien qu'il aimait beaucoup et de qui il était très aimé; il témoigna aussi combien il était touché de cette délicate attention des Supérieurs de Turin. Il parlait à grand peine et comme à travers un hoquet continu. Sa résignation et sa foi furent constamment celles de cette admirable race irlandaise si profondément chrétienne.

Monseigneur, très ému par ce spectacle, aurait voulu rester auprès du pauvre mourant: il dut rentrer en France le 19 novembre.

Durant le grand mois qui précéda le dénouement, Don Mac-Kiernan fut en proie à de cruelles souffrances; mais la Providence, entre autres consolations, lui permit de voir combien son immolation à Battersea lui avait attiré de reconnaissance de la part de ses chers paroissiens. Comme nous le disions au *Bulletin* de janvier, tous les jours, quelques-uns de ses chers catholiques, lui apportaient une modeste friandise ou un mets tout préparé, aumône touchante et doublement méritoire, parce qu'elle était toujours prise sur le nécessaire de ces admirables chrétiens.

Le 30 décembre fut pour nous le jour du sacrifice et pour lui, celui de la récompense. Le mourant, en pleine reconnaissance — il l'a conservée jusqu'au dernier moment, — réunit dans sa chambre ses confrères, et leur demanda pardon de tout ce qu'ils pouvaient avoir eu à supporter de sa part, et spécialement d'avoir exercé leur patience durant sa maladie. Les assistants, tout en larmes, voulurent, à leur tour, avoir l'assurance que leur bien-aimé Supérieur oubliait généreusement les plus petites épreuves inhérentes à la paternité religieuse même la plus douce et la plus respectée. A 2 heures de l'après-midi, il reçut une dernière fois le saint Viatique; et vers trois heures, sans avoir plus fait un mouvement ni proféré une parole, il rendait doucement l'esprit.

Sa déponille mortelle fut exposée dans la chambre où elle eut bientôt la pieuse visite des paroissiens, qui vinrent donner à leur jeune pasteur une dernière preuve de l'affectueuse vénération dont ils étaient remplis à son égard.

Des vieillards priaient avec ferveur, puis, se relevant, baisaient le corps et se retiraient en pleurant, comme s'ils eussent perdu un fils.

Nos confrères étaient dans un embarras facile à comprendre si l'on songe que l'exiguïté de la maison et la distance où elle se trouve de l'église, ne permettaient pas d'organiser les funérailles même les plus modestes. Mais la généreuse charité du Père Connolly, curé de N.-D. du Mont-Carmel, pourvut à tout. Prenant sur lui démarches et dépenses de toute nature, il poussa la bonté jusqu'à inviter par télégramme bon nombre de prêtres; il les reçut tous à sa

table après la cérémonie funèbre qu'il voulut faire dans son église.

Le 31 décembre, après s'être concerté avec D. Macey, alors Préfet et maintenant Directeur de la Maison de Londres, le P. Connolly se rendit chez Mgr. Butt, évêque de Southwark. Le vénéré Prélat, trop souffrant pour officier pontificalement comme il en avait l'intention, déclara, contre l'avis des médecins, qu'il tiendrait chapelle à la Messe des funérailles, fixées au 3 janvier. Mgr. Butt vint, en effet, accompagné de quatre prêtres.

A 10 h. 1/2 le cortège quitte notre Maison (1), pour la paroisse de N.-D. du Mont-Carmel où la Messe devait être chantée à 11 h. 1/4. Beaucoup de paroissiens de notre église du Sacré-Cœur suivent le convoi; à l'exception des plus pauvres, ils portent tous des vêtements de deuil. Ils témoignent une vive douleur.

Le P. Linnet, vicaire de N.-D. du Mont-Carmel, et lui aussi, sincèrement affectionné aux fils de Don Bosco, célèbre la Messe.

Les prêtres, qui forment un chœur très fourni, exécutent en plain-chant toutes les pièces liturgiques de l'office.

Les principales communautés religieuses, — Jésuites, Rédemptoristes, Servites, Passionistes, Franciscains, etc. — avaient envoyé des représentants. Monseigneur Butt daigna donner l'absoute.

Le corps fut alors remis dans le corbillard qui se rendit au cimetière de Mortlake, où les religieux ont un emplacement réservé.

Le P. Linnet et nos confrères suivent en voiture. Au cimetière, de l'une des allées principales, l'officiant, en chape et précédé des enfants de chœur, conduit le cercueil jusqu'à la fosse.

Les dernières prières récitées, les assistants se retirent, en proie à une douleur qu'ils ne cherchent pas à contenir : il leur faut laisser là les dépouilles de celui à qui ils tenaient par les liens de l'affection et de la reconnaissance. Dans l'après-midi, le chemin de fer amena d'autres personnes désireuses de saluer une fois encore les restes vénérés d'un prêtre qui était pour eux un père et un ami dévoué.

Le P. Galeran, curé à Londres, écrivait à D. Rua, le jour même des funérailles :

« Au moment même où je vous écris, se terminent les obsèques de D. Mac-Kiernan. Le convoi s'achemine vers le cimetière de Mortlake.

» C'est là que sera posée la première pierre de l'Œuvre Salésienne. De fait, la dépouille de ce jeune prêtre est la pierre fondamentale de votre famille à Londres. Dans l'Église, tout est fondé sur une pierre.

» Le divin sacrifice s'offre sur une pierre. Pour moi, je répétais sans cesse au cher malade que sa mission était de servir, par le

sacrifice de sa vie, de pierre fondamentale à l'Œuvre. Il accepta de tout cœur cette mission...

» Vous avez perdu un fils qui est allé rejoindre Don Bosco; mais vous comprendrez le résultat de cette mort quand vous verrez votre Œuvre grandir et s'étendre comme l'arbre sorti du grain de senevé. Durant sa vie, l'humble religieux a souffert; sa patience et sa résignation ont édifié tous ceux qui l'approchaient: mort, il devient un modèle éternel et un protecteur assuré. »

Bien-aimé confrère, âme bénie, votre souvenir nous sera toujours présent dans nos prières: mais vous, intercédez auprès de Dieu en faveur de la Mission fondée au prix de votre vie. Demandez maintenant qu'ils accourent nombreux sous l'étendard de la puissante Vierge Auxiliatrice, les fils de votre généreuse nation, demandez qu'ils viennent grossir les rangs de ceux qui vont, sur tous les points du monde, réaliser les vues de Don Bosco.

UNE DATE

Conséquences — promesses — enseignements.

I.

Il y a un an, dans la nuit du 24 au 25 février, la terreur éveillait une famille nombreuse, bien chère à ceux qui nous lisent. Quelques instants après, les enfants de l'Orphelinat de Don Bosco à Lille voyaient s'abîmer dans les flammes les ateliers où *cont* trente d'entre eux apprenaient à se servir de leurs bras tout en servant le bon Dieu.

C'était le feu. Des jours d'épreuve devaient suivre. Trouver aux pauvres petits un coin où ils se remettraient à l'ouvrage; leur donner des outils neufs à la place de ceux que l'incendie venait de leur prendre; renouveler les approvisionnements de matières premières, anéantis en quelques heures; remplacer les machines fondues dans les ardeurs de la fournaise; relever enfin les bâtiments disparus, tels étaient les éléments du problème compliqué que l'événement posait au chef de la famille de Don Bosco à Lille.

Ces conséquences de la nuit douloureuse ne pouvaient point ne pas mettre au cœur de tous une tristesse bien légitime; mais quand on a appris de Don Bosco à bénir Dieu de ce qu'il envoie, on sait le bénir aussi de ce qu'il permet. Et dans l'épreuve on reconnaît le signe que portent infailliblement les choses destinées à grandir. Nous ne répèterons pas ici que l'Œuvre Salésienne n'a jamais manqué de ce signe divin. Nos confrères de Lille n'avaient donc pas s'y

(1) High Street, 124, Battersea.

tromper : Dieu leur demandait un acte de foi comme il en a demandé si souvent à Don Bosco.

II.

L'acte de foi ne se fit pas attendre. Mais la foi a des promesses qui toujours furent tenues. Dans la mesure précise où l'on se repose sur la Providence du soin des entreprises saintes commencées en son nom, la Providence se manifeste et agit. La pénible situation des petits apprentis de l'Orphelinat émut tous les cœurs. Et l'on sait de quoi sont capables les catholiques du Nord quand ils se savent les mandataires de Dieu.

Sur le champ, les dévouements les plus surnaturels surgirent de tous côtés; chacun voulut avoir son rôle dans cette action qui se déroulait sous le regard de Dieu.

Durant plusieurs jours, en attendant une installation provisoire parmi les ruines, les orphelins reçurent, tout préparés, les divers repas de la journée. Les offrandes arrivaient généreuses et de tous côtés. On en confiait aux anges qui les mettaient fidèlement dans la boîte aux lettres de l'Orphelinat, sans trahir jamais le nom du donateur.

De Belgique aussi venaient bien nombreux des messages auxquels seule la reconnaissance peut répondre dignement. Les ateliers ne tardèrent pas à ressusciter; et comme tous les ressuscités, ils furent plus beaux. Maintenant, dans de grandes salles où l'air, le soleil, la lumière, la joie de la bonne conscience et l'amour du bon Dieu, l'obéissance et l'activité forment une atmosphère particulièrement favorable à la culture en grand de la vertu qui dure, tous nos chers apprentis s'ébattent, vivent de toutes leurs forces et sont heureux. Ce que leurs bienfaiteurs ont opéré en relevant l'Orphelinat nous permet d'escompter à nouveau les promesses de la foi. Cette pensée, pour nos orphelins et pour nous, est un gage d'espérance.

III.

Notre épreuve et le soulagement qu'y ont apporté nos dévoués Coopérateurs contiennent des enseignements. Le désastre a été réparé avec une promptitude et une générosité qui ont dû réjouir le cœur de Dieu et procurer à Don Bosco une de ces allégresses dont les élus ne sont point sevrés, parce qu'elles ajoutent à leur félicité. Mais la Providence a-t-elle dit son dernier mot? Le mandat qu'Elle confia voilà un an, aux bienfaiteurs de notre Maison de Lille est-il expiré? Nous avons plus d'une raison de ne point le penser du tout. Les merveilles ont généralement deux aspects : l'admiration qu'elles font naître, — ce qui les constitue. Ce principe trouve une application frappante dans la question qui nous occupe. Une excursion à

travers les ateliers de l'Orphelinat réserve au visiteur des surprises charmantes.

Le petit monde qui s'y remue laborieusement présente un coup d'œil plein d'intérêt. Une idée principale et consolante se dégage de tout cet ensemble d'activité ordonnée : ici l'on prospère. Oui, Dieu merci; et nous entendons bien ne pas nous arrêter dans cette voie. Mais les merveilles, nous venons de le dire, sont faites d'un double élément. Quel sera le second élément des nôtres? Qu'est-ce qui les constitue? Hélas! si par hasard, sur le passage du visiteur, les machines à condre, les beaux tranchets tout flambant neufs, les marteaux résonnant sur l'enclume, les varlopes et les scies, les machines à gaufrer, les pierres lithographiques, les caractères d'imprimerie et enfin les cinq presses, en un mot si tout ce qui obéit à l'Ouvrier pouvait parler un instant un langage intelligible, on aurait très certainement de curieuses révélations. Des factures qui soupirent vainement après la quittance viendraient au besoin attester que machines et outils sont encore la demi-propriété du marchand... Nous nous en tenons là. On aura compris que les merveilles écloses à Lille attendent un large complément. Les ateliers fonctionnent dans les meilleures conditions; le travail y est reçu avec une véritable reconnaissance.

A nos Coopérateurs maintenant de penser aux enseignements de la date que nous avons rappelée en commençant. La foi appelle l'espérance : mais la charité en est le but suprême et la consommation.

VOYAGE
DES MISSIONNAIRES SALÉSIENS
à la Terre de Feu.

I
DE TURIN À BAHIA

Puntarenas, 11 décembre 1888.

T. R. ET BIEN CHER M. LE DIRECTEUR,

Deo gratias! Semper Deo gratias! Nous voici enfin arrivés à destination. Comme le bon Dieu a été bon pour nous! Voyez plutôt. Trente-cinq jours de navigation sous des climats différents, sans l'ombre même d'un danger; commodités pour le corps et pour l'âme, santé et joie parmi nous tous; la pensée consolante que des milliers de cœurs amis nous suivaient par la prière; enfin la vue de tous les objets dont nous a enrichis

la généreuse charité de nos Coopérateurs et de nos Coopératrices, n'est-ce pas là un ensemble de bénédictions qui appellent la reconnaissance envers Dieu et Marie Auxiliatrice.

C'est donc sous une impression de profonde gratitude que je vous donne la relation de notre voyage, dans l'espoir de faire plaisir à nos confrères et à nos bienfaiteurs; à des titres divers, ils suivent avec le plus grand intérêt tout ce qui touche les fils de Don Bosco.

Turin - Marseille - Bordeaux.

Encore tout émus de la parole que le bien-aimé Don Rua venait de dire à chacun de nous, au moment de l'adieu devant l'autel de Marie Auxiliatrice, nous trouvons à la gare Don Barberis, supérieur du Séminaire des Missions Salésiennes de Valsalice. Il nous donne à tous un portrait de Don Bosco et nous montons en wagon.

À Modane, les douaniers français, apprenant que nous étions missionnaires, nous épargnèrent gracieusement l'ennui de la visite de règle pour nos quarante colis. Et la veille de la Toussaint, à 9 heures du soir, nous étions reçus dans notre Maison de Marseille à la lueur des flambeaux et au son de la fanfare, par nos confrères et les enfants de l'Oratoire.

L'allégresse de tout ce monde faisait plaisir à voir.

Le jour de la Toussaint, Don Fagnano chanta la Messe solennelle à St. Joseph; pour nous, c'est à N.-D. de la Garde que nous avons célébré. L'après-midi nous trouvâmes sur le chemin de Bordeaux, où nous arrivons le lendemain matin à 7 heures. Nous disons la messe dans l'église du Sacré-Cœur.

Et le 3 novembre, après avoir fait nos dévotions dans l'église de St. Dominique, nous prenons le petit vapeur de la Gironde. Trois heures de trajet nous mettent à bord du magnifique paquebot anglais *John Elder*. Nous nous installons en seconde classe.

Vers 8 heures on lève l'ancre et le *John Elder* se met en marche.

Nous saluons les côtes de France avec un sentiment de gratitude et d'affection. Pendant les quelques jours que nous avons mis à traverser la France, nous avons trouvé partout un accueil si aimable et des attentions si délicates, que les riches, les gens du peuple, les employés et les hôteliers à qui nous envoyons ce merci, n'auraient certainement pas traité autrement des amis ou des parents.

Haute mer — « Notre basilique. »

Après avoir touché à Corogne, Carri et Lisbonne, nous prenons la haute mer le 8 novembre. Le 10, l'océan nous permet de goûter un peu de calme, pour la première

fois depuis notre départ. Tous les prêtres célèbrent dans une de nos cabines; et nos confrères font la sainte Communion. Cette consolation ne nous avait été accordée jusque là que dans les ports où nous faisons escale: en route, le mauvais temps nous l'avait constamment refusée. Don Fagnano seul avait dit la messe tous les jours; et nous nous approchions tous de la sainte Table.

Notre *basilique* couvre un espace de quatre mètres carrés, et il suffit de lever la main pour toucher la *voûte*; aux heures convenables, la *basilique* devient un confessionnal et une salle de réunion pour la conférence.

Nous n'avions pas osé demander quelque chose de moins exigü, de peur d'éprouver un refus. Tous les hommes de l'équipage sont protestants. Sobres de paroles, d'une politesse tout à fait stricte, froids dans leurs manières, ils nous ôtaient la tentation de leur demander le moindre petit plaisir; et pour obtenir un mot de réponse, il fallait ne pas oublier de faire la demande en anglais.

Peut-être que la vue de prêtres en soutane leur plaisait tout juste.

Les Canaries. — Effet d'un concert. Une paroisse flottante.

Dans la soirée du 10 nous dépassons les *Canaries*. La lune éclaire en loïn l'immensité de la mer: tout est calme autour de nous. Nous entonnons des cantiques à la Sainte Vierge. Tout le personnel du paquebot, capitaine, officiers et matelots prêtait attention à notre chant; et plusieurs passagers de première classe demandèrent à venir dans nos cabines pour jouir de plus près du concert improvisé.

Cette circonstance déterminâ quelques personnes à nous dire leur désir d'assister à la sainte Messe, le lendemain, dimanche. Tout heureux de ces ouvertures, nous pensions aussi combien la bonne nouvelle causerait de joie aux autres passagers qui n'osaient point, peut-être, risquer une démarche.

Nous aurions aimé faire l'office sur le pont; mais le commandant, en accordant d'ailleurs volontiers la faveur sollicitée par les passagers, assigna le carré des premières, qui serait à notre disposition pendant une heure, de 9 à 10.

Vous devinez notre joie. Don Fagnano se réserva pour l'heure indiquée. Mais vers 8 heures, alors que tous les autres prêtres avaient déjà célébré, des passagers de seconde et de troisième classe vinrent eux aussi demander une messe. Notre embarras était grand: il eût fallu trois messes pour tenter tout le monde.

Don Fagnano se décida à biner, comme nos privilèges lui en donnaient le faculté. En conséquence, il célébra d'abord à l'avant dans le carré des troisièmes, puis à l'arrière pour les autres voyageurs.

En moins de rien, on improvisa un autel, assez modeste, sans doute, mais en définitive bien convenable. On le décora à l'aide d'un magnifique reliquaire, qui a la forme d'une église. Les portes ouvertes à deux battants, laissent apercevoir trois cent soixante-six reliques disposées avec goût. On peut ainsi honorer un saint de chaque jour de l'année.

Ce spectacle fit une excellente impression sur tous les passagers et renua même les plus indifférents; tout le monde se montra parfaitement respectueux.

Pendant les deux messes, les *Litanies*, le *Magnificat*, l'*Ave Maris Stella* et le *Laudate Dominum* furent chantés avec ensemble par l'assistance. La célébration d'une messe et le chant de cantiques sur un navire, entre le ciel et l'eau, quand on se sent séparé des abîmes de la mer par une simple planche, c'est là quelque chose d'émouvant et de sublime: l'isolement absolu où l'on se trouve fait naître un besoin particulièrement vif de s'unir à Dieu. Ce sentiment s'était emparé de l'assistance qui a eu constamment une attitude pieuse et recueillie.

La cérémonie catholique terminée, le commandant passa l'équipage en revue et célébra ensuite le service divin protestant; cela consiste en une lecture que fait le commandant dans la Bible: les marins, tête nue et un livre à la main, sont à genoux.

Don Fagnano aurait voulu réunir pour un catéchisme les enfants qui voyageaient avec nous: cette permission ne put être obtenue, le règlement interdisant toute communication entre passagers des diverses classes. Seules nos religieuses eurent la faculté de prendre comme but de leur promenade le carré des premières.

Cap Vert. — «Nouméa» du Brésil.

A qui vit avec Dieu tout réussit.

Le 13, vers midi nous apercevons les îles du Cap Vert; et le 16, à 8 heures du soir, nous passons la ligne. Une brise très agréable vient nous réjouir.

Le 17, nous côtoyons l'île Fernando de Noronha, rocher aride et désolé qui s'étend sur une longueur de 13 kilomètres; c'est le lieu de déportation des condamnés du Brésil.

Le 18 est un dimanche, le second que nous passons en mer. Un vent assez fort dérange un peu les offices de la paroisse. Nous sommes contraints de dire la Messe dans nos cabines. Don Fagnano seul, vers 9 heures célèbre au carré des troisièmes, endroit mieux abrité; c'est là d'ailleurs que se trouve le plus grand nombre de *fidèles*. Les passagers de première sont presque tous anglicans. Don Fagnano prêcha. Il fut écouté avec une religieuse attention.

Notre présence sur le paquebot était une vraie consolation pour la majorité des catho-

liques voyageant avec nous; le dimanche il pouvaient entendre la messe, et les autres jours, se dire avec bonheur que tout près d'eux s'offrait le saint sacrifice.

Un excellent chrétien de Belgique, se rendant au Chili avec toute sa famille, me disait:

— Quel bonheur de faire cette longue route en compagnie de plusieurs bons prêtres qui disent la messe tous les jours! *A qui vit avec Dieu tout réussit*. Notre plus grand chagrin, en quittant notre patrie, était la crainte de ne pouvoir accomplir nos devoirs religieux. Et voilà que le bon Dieu veut bien nous donner pour compagnons de voyage les Salésiens, comme autrefois l'ange à Tobie. Nous nous réjouissons aussi d'apprendre qu'au Chili beaucoup de prêtres et de religieux s'occupent des âmes avec zèle. — Et à mesure qu'il me parlait, mon interlocuteur était sous l'empire d'une émotion visible, partagée par toute sa famille.

Ce petit trait vous dira pourquoi on nous a généralement témoigné, au cours de ce voyage, bienveillance et respect.

Pernambuco.

A une heure de l'après-midi, le *John Elder* touchait à Pernambuco. Nous avons tout dit et de bon cœur un *Deo gratias*. Sans doute, nous n'étions guère qu'à mi-chemin de notre destination; mais il fait bon voir un peu de terre ferme et la côtoyer pendant bien quelques jours. La mer a beau être calme: un mètre carré de sol sous les pieds est toujours plus sûr.

A Pernambuco des voyageurs nous quittent et sont remplacés par de nouveaux compagnons de route.

Entre temps, on se dispute les oranges et les dattes que de petites barques viennent nous offrir. Les fumeurs se jettent sur le tabac. Pour nous, quelques oranges font notre affaire; nous les trouvons très douces.

Une chaleur excessive régnait dans le port: ce soleil de feu et pas un souffle d'air dans cette atmosphère suffocante. Heureusement, le soir à 6 heures, nous étions de nouveau en route; et bientôt un petit vent frais se leva. Notre santé à tous est d'ailleurs parfaitement faite; Don Fagnano seul souffre de son bras rhumatisé et ressent à un doigt de la main gauche une forte douleur: c'est un souvenir de ses courses à travers la Terre de Feu, à travers les mille fatigues, les mille périls qui ont rempli sa longue mission.

Bahia.

Le 20 au matin, à 6 heures, nous entrons dans le magnifique port de Bahia, ancienne capitale du Brésil. Elle offre un aspect vraiment pittoresque. Assise sur une chaîne de collines aux cimes égales et qui semblent

sortir de la mer, elle offre à la vue quantité de palais et de belles églises ornées de deux clochers ; une autre église, plus grande et flanquée de trois tours, domine toute la cité.

Des plantations de canne à sucre, de palmier et d'autres arbres au feuillage toujours vert prêtent au paysage quelque chose d'enchanté. Le port, très vaste, est abrité par un massif de montagnes qui forment un amphithéâtre naturel.

Don Fagnano descendit à terre pour renouveler notre provision de cierges et d'hosties. Nous pensions en avoir de reste et il nous en manquait. C'est que trois jours exceptés, tous les prêtres avaient pu célébrer quotidiennement.

Parmi les passagers que nous prenons, se trouve un lazariste français, directeur du Séminaire de Bahia ; il se rend à Rio de Janeiro.

Notre paquebot, après avoir renouvelé sa provision d'eau, reprit sa course à 1 heure de l'après-midi.

Le soir, vers 8 heures, nous assistons à une scène fort émouvante. En troisième classe, un enfant de deux ans était mort. Le petit corps, enveloppé dans un suaire, fut étendu sur une planche où on le lia. On le transporta alors sur le pont. L'enfant étant de famille protestante, le commandant fit fonction de ministre : entouré des officiers et d'une grande partie de l'équipage, tous tête nue, il lut quelques prières. Puis, en présence de tous les passagers réunis pour la cérémonie funèbre, deux matelots soulevèrent la planche sur laquelle était attaché le petit mort et la firent glisser dans les gouffres de l'océan. La pauvre mère était inconsolable.

(A suivre)

D. BORGATELLO.

MONSIEUR CAGLIERO ET LES MAISONS SALÉSIENNES du Midi de la France.

Nous avons promis à nos Coopérateurs qu'ils pourraient suivre Mgr. Cagliero dans sa visite aux Maisons Salésiennes du littoral méditerranéen français : voici la petite relation annoncée. Obligé de se trouver à Barcelone pour prendre le paquebot parti de Gênes avec tous les Missionnaires Salésiens, Monseigneur n'a pu consacrer à ce voyage le temps requis par l'importance, au point de vue Salésien, de la région à visiter. Nice, berceau des Œuvres de Don Bosco en France; La Navarre et St. Cyr, deux Orphelinats agricoles si intéressants, Marseille enfin, avec ses deux importantes Maisons, ce sont là des stations où un séjour suffisant de l'Evêque Salésien eût attiré plus d'une grâce. Et partout, nos Coopérateurs auraient voulu

posséder un peu l'apôtre dont le cœur fut si longtemps en contact avec le cœur de D. Bosco. Que Monseigneur, de son côté, ait regretté de passer à peine là où il eût souhaité de demeurer à loisir, nous croyons inutile de le dire à ceux qui nous lisent.

L'histoire des sacrifices que Dieu demande aux siens a un chapitre de plus ; mais notre foi à tous, sait que le sacrifice joyeusement offert, apporte souvent des bénédictions dont l'abondance et le choix compensent royalement tout ce à quoi on a dû renoncer.

Nice.

Nous trouvons dans la Semaine religieuse de Nice du 20 janvier ce qui suit :

PATRONAGE ST.-PIERRE. — Lundi dernier (14 janvier) le passage à Nice de Mgr. Cagliero, vicaire apostolique de la Patagonie, de la Congrégation des Salésiens, a été au Patronage Saint-Pierre l'occasion d'un fête aussi pleine de joie que de piété. A la Messe du matin célébrée par Sa Grandeur, les enfants ont fait entendre de beaux chants, et ce qui vaut mieux encore, tous ont tenu à honneur de recevoir le pain de vie des mains d'un prélat, que tant de travaux d'évangélisation ont déjà rendu si cher à l'Eglise. Aux offices du soir, célébrés en grande pompe au milieu d'une assistance d'élite appartenant au monde pieux de Nice, et de la colonie étrangère, le protonotaire apostolique, Mgr. Fabre, qu'on est habitué à trouver partout où il y a à parler d'une grande œuvre est monté en chaire et, avec l'onction pénétrante qu'on lui connaît, a présenté celle de Don Bosco, de vénérée mémoire, sous son double aspect d'œuvre religieuse et sociale. On comprend aisément ce que l'orateur a pu grouper d'aperçus variés, de considérations saisissantes, et de réflexions pratiques sous cette division si naturelle. A la fin de son discours, se tournant vers l'apôtre qui était au chœur, il a dit à peu près ces paroles dont le pathétique accent a ému tout le monde :

« Monseigneur, par une coïncidence heureuse de circonstances où l'on peut voir la main divine, vous avez pu consoler les derniers jours d'un Père aimé. A vous, le confident de ses pensées et le fidèle coopérateur de tous ses travaux, a été donné l'immense et suprême consolation de recueillir pieusement son dernier soupir. Evêque, vous avez pu le bénir, au seuil de la bienheureuse éternité ; fils bien-aimé, vous en avez été béni. C'est sur vous que se sont épanchées à flots les dernières effluves d'un cœur qui embrasa le monde dans son inépuisable charité, dans ses ardeurs surhumaines. Il vous appartient, à vous qui êtes l'héritier de ce cœur et des sentiments qu'il avait pour tous ceux qui sont ici, dans cette enceinte, de les bénir comme il l'a fait tant de fois durant sa vie. Bénissez-les donc dans leur corps et dans leur âme, dans leurs intérêts temporels et spirituels, dans toutes les choses du temps et de l'éternité. » — Et Mgr. Cagliero, après quelques paroles de remerciement adressées à toute l'assistance, appela sur elle toutes les grâces et toutes les faveurs du ciel.

La Navarre.

Monseigneur Cagliero parti de Nice dans la matinée, arrive vers une heure de l'après-midi en gare de Cuers où Don Perrot, directeur de la Navarre, l'attendait. Un magnifique équi-

page a été mis à la disposition de l'Evêque Salésien par un de nos bienfaiteurs dévoués, M. Raymond-Aurran. Monseigneur descend devant le grand portail de l'Orphelinat. La fanfare le salue. Il s'avance bénissant et caressant avec la plus grande bonté les enfants qui, disposés sur deux rangs formaient la haie, depuis le grand portail jusqu'au portique de la Maison. Aux arbres, aux colonnes et aux fenêtres flottent des oriflammes de l'Immaculée Conception, de St. Joseph, des anges gardiens etc.

Quand Sa Grandeur fut un peu reposée, Elle voulut bien assister, vers 5 h. 1/2, à une petite séance récréative. Signalons parmi les excellentes choses dites à cette occasion, une poésie fort réussie : — Je veux être missionnaire.

Un salut solennel donné par Monseigneur, qu'assistent D. Albéra et D. Perrot, couronne pieusement la journée.

Le lendemain, à la Messe, trente enfants reçoivent la confirmation ; et le 16, à 2 h. 1/2, l'Evêque Salésien partait pour

Saint-Cyr.

Il ne put donner que quelques heures à cette Maison ; il eut cependant le temps d'administrer la Confirmation à un certain nombre d'orphelins.

Marseille.

Oratoire St-Léon.

Monseigneur y arrive le jeudi soir 17. Brisé de fatigue, il se dérobe aux honneurs d'une réception solennelle pour se réfugier dans sa chambre. Mais pendant qu'il goûte un peu de repos, la cour s'illumine et bientôt la fanfare élève la voix pour souhaiter la bienvenue à l'apôtre des Patagons. Monseigneur ne pouvait résister à ce genre de sommation ; et il n'attendit pas la troisième pour venir distribuer aux jeunes artistes des bravos d'autant plus précieux qu'ils étaient convaincus. On sait que l'Evêque Salésien peut applaudir en connaissance de cause.

L'Echode N.-D. de la Garde, fidèle à ses bienveillantes traditions à notre égard, a mis dans son numéro du 27 janvier une chronique Salésienne assez étendue. Dans l'intérêt de nos Coopérateurs, nous la lui empruntons presque en entier. Nos lecteurs du diocèse de Marseille, nous ne l'oublions pas, connaissent déjà le compte-rendu de la visite de Mgr. Cagliero à la « ville riche et ardente... où l'on entend le bruit des vagues et le bruit des hommes ; » ils ne sauraient cependant nous en vouloir de la reproduire ici : rien ne manque à l'Echo pour être lu deux fois plutôt qu'une. Et ceux de nos Coopérateurs à qui l'Echo n'arrive point, ont droit assurément aux privilèges de la portion la plus favorisée.

« L'ORATOIRE SAINT-LÉON a eu plusieurs journées de fête, grâce à la présence de Monseigneur le Vicaire apostolique de la Patagonie.

« Vendredi, nombreuse et consolante réunion de Coopératrices. Samedi, Mgr. Cagliero, avec l'agrément du chef du diocèse, a administré le sacrement de la Confirmation à plusieurs enfants de la maison (1). Dimanche matin, Sa Grandeur, assistée par M. Guiol, curé de Saint-Joseph et M. Brusco, secrétaire général de l'Evêché, a fait une ordination à laquelle ont pris part plusieurs jeunes gens (2) de la Congrégation Salésienne. La Providence semblait avoir réuni là, des quatre coins de l'horizon, les futurs apôtres de la jeunesse : le diacre est français, originaire d'un diocèse voisin du nôtre ; le sous-diacre, italien ; l'un des deux nouveaux prêtres est belge, et l'autre d'origine syrienne. Plusieurs bienfaiteurs et bienfaitrices de l'Oratoire avaient tenu à honneur d'assister à cette éminente cérémonie ; parmi eux nous avons remarqué la famille Olive si chrétienne et si dévouée aux Cœurs Salésiennes.

Visite de Mgr. Cagliero

au Noviciat Salésien de la Providence à Marseille.

Quoi ! il existe en France un Noviciat Salésien !

Mais, dès lors, pourquoi le *Bulletin* ne nous en a-t-il jamais parlé ?... N'a-t-il pas lui aussi ses besoins, ses épreuves et ses fêtes ?...

Voilà certainement ce que se demanderont la plupart de nos chers Coopérateurs lorsqu'ils liront ce titre : *Visite de Monseigneur Cagliero au Noviciat Salésien de la Providence.*

Eh bien oui, il existe en France un Noviciat Salésien. L'utilité de cette œuvre pour le recrutement du personnel destiné aux Maisons de France n'avait pas échappé à l'esprit éminemment pratique de notre très regretté Père Don Bosco.

On n'improvise pas des professeurs, des chefs d'atelier, des surveillants pour des Orphelinats ; et les enfants recueillis dans les Maisons agricoles ont besoin d'être guidés par des jeunes gens qu'une préparation spéciale aura rendus aptes à ce genre de dévouement.

Et Don Bosco, surnaturellement éclairé, résolut cette fondation — *dixit et facta sunt*, pour lui, parler c'était agir. Donc, il y a environ 6 ans, dans des circonstances dont le récit ne composera pas la page la moins intéressante, ni la moins mystérieuse de sa vie, notre vénéré Fondateur acceptait d'une généreuse bienfaitrice l'hospitalité dans une vaste villa, véritable oasis de verdure s'étagant au pied d'une de ces collines rocailleuses qui couronnent l'illustre cité de St. Lazare !...

Et si le *Bulletin* est resté jusqu'ici à peu près muet à cet endroit, c'est que le silence prudent qui protège les herceaux, un vrai

(1) Une trentaine.

(2) Douze, dont huit ont reçu les ordres mineurs.

silence de Bethléem, avait sa raison d'être que nos zélés Coopérateurs sauront apprécier. — Silence profond mais silence fécond, disons-le, puisque en moins de 6 ans, plus de 40 Salésiens sont sortis de ce *doux nid de la Providence*, comme aiment à l'appeler nos chers novices. — Et pour rompre cette loi du silence, il ne fallait rien moins que l'occasion fortuite de la venue de Mgr. Cagliero, dont la visite marque un pas décisif dans notre existence, et la crainte de nous singulariser en restant la seule des Maisons de France, qui ne rendrait pas compte au *Bulletin* d'un fait aussi mémorable pour nos Annales Salésiennes.

Du reste, nous nous contenterons de quelques mots courts et simples, comme il convient à une fête intime dont le charme et le caractère distinctif a été la simplicité.

Donc le vendredi, 18 janvier, vers quatre heures de l'après-midi, Mgr. Cagliero accompagné de notre vénéré Inspecteur Don Paul Albéra, arrivait à la Providence.

M. le Curé de Ste. Marguerite, M. l'abbé Mendre, curé de St. Lazare, notre protecteur des premiers jours et notre ami fidèle, M. le Vicaire de Ste. Marguerite, dom Bourigaud, moine bénédictin, et plusieurs de nos bienfaiteurs prévenus en toute hâte, reçoivent Sa Grandeur, au milieu des vivats et des acclamations que font entendre nos chers Novices, nos Coadjuteurs et nos petits vignerons, qui composent l'Orphelinat attendant au Noviciat.

N'oublions pas de signaler dans ce concert les notes argentines de « *Maman Marguerite*, » la cloche du Noviciat, dont la voix jette aux échos de nos collines la joyeuse nouvelle de l'arrivée de l'auguste Visiteur!...

Monseigneur s'arrête surpris, car les hauts pins mollement balancés par un demi-mistral, et nos platanes, tout honteux d'être dépouillés en plein soleil de Provence de leur verdoyant ombrage, cachent de leur mieux leur dénuement sous une végétation artificielle formée de banderolles, de lanternes vénitiennes et d'oriflammes qui présentent aux regards les versets inspirés que se répètent en chœur les célestes phalanges, gardiennes de notre solitude.

La maison elle-même, gravement assise et accusant le poids des ans et des splendeurs passées... a pris un petit air coquet, qui fait plaisir à voir.

Partout à l'intérieur, dans le vestibule, les escaliers, les corridors, des guirlandes multicolores dessinent de gracieux festons et encadrent les images vénérées de Notre-Dame Auxiliatrice, du Saint-Père, de D. Bosco, de D. Rua, de Mgr. Cagliero ainsi que le blason de notre Pieuse Société. — Partout aussi des bannières parlantes, devant lesquelles l'aimable Prélat s'arrête en témoignant un contentement qui est la meilleure récompense de notre bonne volonté!

Ah! c'est que pour nous Mgr. Cagliero, c'était l'église dans la personne du Pontife; c'était Don Bosco, c'est-à-dire, le porteur des suprêmes bénédictions de notre Père agonisant!...

Au bout de quelques instants, Sa Grandeur se rend à la chapelle, car Elle est venue les mains pleines des faveurs divines et c'est là qu'Elle les dispensera sans compter.

Notre pauvre chapelle! elle est bien petite surtout en pareille occasion; mais c'est égal, on le lui pardonne — on s'y trouve si près du bon Dieu — et puis les statues qui la décorent sont si fraîches — elle est si bien ornée — ses fenêtres, transformées pour la circonstance en vitraux (*fac-simile*) produisent un si bel effet!... L'autel semble si beau, paré de l'antependium, qui servait autrefois à la chapelle privée de Don Bosco!... et nos chers Novices y chantent de si bon cœur les mélodies grégoriennes!...

Monseigneur fait son entrée. — Au chant du *Sacerdos* et *Pontifex* succède le *Veni Creator*, et Sa Grandeur impose à trois Novices le saint habit de la cléricature et de la religion. Puis s'asseyant, et revêtu de l'étole qui servait à Don Bosco dans les mêmes circonstances, Monseigneur reçoit de cinq Novices la promesse solennelle de vivre toujours en enfants de Don Bosco, c'est-à-dire de travailler sans relâche et de s'épuiser, s'il le faut, au service de la Ste. Eglise et de la société civile, pour le bien temporel et le salut de la pauvre jeunesse!... Spectacle auquel les témoins les plus assidus ne s'accoutument jamais!...

Monseigneur prend la parole et pendant de trop courts instants, douce illusion, il nous semble voir revivre Don Bosco humble, dévoré d'un saint zèle, inaltérablement patient, peint sur nature avec des traits d'une délicatesse, d'une fidélité dont celui-là seul est capable qui, prêtre aujourd'hui, fut pendant trente-sept ans l'élève, le confident, l'auxiliaire de notre vénéré Père.

La conclusion pratique est toute naturelle: *Mes enfants, mes chers enfants, devenez au Noviciat et restez toute votre vie de petits Don Boscos.*

La Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement, donnée par Monseigneur, complète et clôture cette ineffable cérémonie.

Cependant ce n'était là que la première partie de tout programme Salésien: *Piété et gaieté.*

Pendant que Mgr. Cagliero, fidèle à ses traditions, visite ses filles spirituelles, nos admirables religieuses qui, suivant l'exemple de leur Divine Mère, se font nos infatigables auxiliatrices, nos novices mettaient la dernière main à la préparation d'une séance récréative en l'honneur de l'illustre Visiteur.

Notre vieux salon oriental, dont les dorures attestent les brillantes réceptions d'autant... se laisse transformer et supporte avec

sa gravité antique les légères mais riantes guirlandes dont on l'enrubanne avec un goût parfait.

Un trône est préparé pour Monseigneur — mais c'est en vain. — De compliments... il ne permet pas qu'on lui en parle, et avec un abandon plein de naturel il s'assoit paternellement, il vaudrait mieux dire fraternellement, au milieu de nous, *primus inter fratres*, ayant comme de juste à sa droite son condisciple d'autrefois, le Benjamin de Don Bosco, comme on dit à Turin, notre bien-aimé Don Albéra.

Cette façon d'agir ravit tous les cœurs; aussi c'est le cœur qui chante diverses compositions musicales, et c'est avec le cœur qu'on lit divers sujets traités en italien, en français, en anglais, en latin, en allemand, voire même en provençal etc... Et chacun reçoit en retour un de ces sourires sympathiques, qui captivent à jamais l'affection.

On devine facilement ce que fut le mot de la fin. — Monseigneur avait près de lui un jeune missionnaire, les prémices qu'offrait notre Noviciat de France aux Missions Salésiennes. — Sa Grandeur, en nous le montrant d'un geste expressif, souligné d'un sourire, n'eût à dire qu'un mot: *Je vous donne, en son nom et au mien, rendez-vous en Patagonie*. Des bravos enthousiastes lui prouvèrent que la volonté seule de nos vénérés Supérieurs arrêtait l'élan de beaucoup!

Une modeste réfection nous permit de passer quelques instants de plus en l'aimable compagnie de Sa Grandeur.

Cependant l'enthousiasme arrivait à son comble, et nos chers novices, on le comprend, cherchaient le moyen de le manifester.... Faute de mieux, on utilise les bambous de la campagne, des mirlitons sont préparés et une aubade improvisée, dont les airs de Provence font les frais, est offerte à l'Evêque Salésien, qui applaudit de bon cœur.

Hélas! l'heure déjà tardive oblige au départ; heureusement ce n'est pas l'adieu, c'est au revoir; aussi nos novices tout à la joie s'emparent des lanternes vénitienes les accrochent au bout de longs roseaux et de l'autre main tenant le mirliton ils escortent la voiture, laquelle traverse lentement nos rangs qui se reforment aussi longtemps que le permet la belle avenue conduisant à la porte de la propriété.

Le lendemain, une famille comme il n'y en a plus guère, qui s'est fait un honneur de donner un de ses membres à notre humble Société et qui se plaît à nous traiter tous comme des enfants d'adoption, nous réunissait autour de Monseigneur à une table qui ne rappelait en rien l'ordinaire du Noviciat. Mais une fois n'est pas coutume; et d'ailleurs nos bienfaiteurs ne vénèrent-ils pas en nous, si indignes que nous en soyons, la personne du *Bon Père? Gloria filiorum patrum*.

Enfin, le dimanche, la cérémonie de l'Ordination à laquelle participaient deux de nos confrères de la Providence nous amenait à l'Oratoire St.-Léon.

Mais pour ne pas empiéter sur le terrain d'autrui, je me contenterai de dire que quelques instants après l'Ordination, tout le personnel, grand et petit du Noviciat, se trouvait agenouillé aux pieds de Sa Grandeur et que là, après lui avoir redit notre reconnaissance, après lui avoir souhaité une heureuse traversée et un prompt retour parmi nous, nous baisions avec émotion sa main consacrée et nous recevions une fois encore la bénédiction de Celui en qui nous vénérons, le Prince de l'Eglise, l'Apôtre de la Patagonie, un des fils aimés de Don Bosco, la gloire de notre humble Société. *Tu gloria Jerusalem! Tu latitia Israël, tu honorificentia populi nostri!*

Ici nous donnons de nouveau la parole à l'Echo de N.-D. de la Garde.

MONSEIGNEUR CAGLIERO A ST.-JOSEPH.

Dimanche, 20 janvier, un auditoire aussi nombreux et distingué que sympathique, était réuni à Saint-Joseph pour entendre un fils aimé de Don Bosco, le premier évêque Salésien, Monseigneur le Vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale.

Sa Grandeur, après avoir assisté aux vêpres, a prononcé une émouvante allocution que nous ne pouvons reproduire que fort imparfaitement.

Naguère vous avez entendu la noble parole du cardinal Lavigerie, vous parlant contre l'esclavage africain. Déjà vous aviez écouté la parole de D. Bosco, si simple, mais rendue si éloquente par la sainteté. Aujourd'hui vous n'entendrez que la parole de l'Evêque de la Patagonie, ce pays situé si loin, à l'extrémité de la terre.

Je voudrais mieux posséder votre belle langue, mais je compte sur votre indulgence.

Les œuvres que je veux vous recommander, vous les connaissez, ce sont les Missions de la Patagonie. Dieu a éprouvé grandement notre Congrégation en appelant son Fondateur à la récompense éternelle. Vous l'avez aimé Don Bosco, et lui-même aimait tendrement les Français qui ont fourni le secours le plus important à ses œuvres.

Ces œuvres ont deux buts: élever chrétiennement la jeunesse, l'arracher à l'impiété, à l'irréligion, aux mauvaises doctrines; et puis civiliser et convertir les sauvages de la Patagonie et de la Terre de Feu.

Par la perdition de la jeunesse sans morale et sans Dieu, on arrive à la ruine des cités, des nations, de la société entière. C'est surtout dans les classes ouvrières que cette entreprise sacrilège a déjà produit des catastrophes. En attendant que l'oisiveté et le mépris des choses saintes les jettent en enfer, les enfants abandonnés sont un danger pour l'ordre public.

Cette pensée a ému le cœur de Don Bosco et pendant quarante ans il a travaillé à sauver la jeunesse. Et pour que son œuvre ne mourût pas avec lui, il a fondé la Congrégation Salésienne, puis les Religieuses Auxiliaires pour les jeunes filles, et il a eu le bonheur de trouver, pour soutenir les uns et les autres, des Coopérateurs et des Coopératrices.

Grâces au Seigneur, l'œuvre de Don Bosco est devenue l'œuvre de Dieu. C'est la parole de plusieurs Evêques français, de plusieurs Cardinaux, du Pape Léon XIII lui-même. Cette œuvre, en effet, a réalisé des progrès qui sont des merveilles. Le nombre des Maisons établies s'élève à cent cinquante; il y en a en Italie, en France, dans l'Angleterre, en Autriche, au Brésil, dans l'Uruguay, dans la République Argentine, au Brésil, dans la République de l'Equateur. Dans ces Maisons, près de deux cent mille enfants grandissent, vivant comme de bons chrétiens, de bons ouvriers. Puis ils fonderont des familles où Dieu sera honoré et servi et feront souche de générations fidèles.

* * *

Mais Don Bosco n'a pas été choisi par la Providence seulement comme l'apôtre de la jeunesse en Europe, mais encore comme l'apôtre des sauvages dans l'Amérique.

Il y a bien des années, un des premiers enfants reçus dans la Maison de Turin fut atteint d'une maladie mortelle, à l'âge de quatorze ans. Les médecins avaient déclaré à Don Bosco que le malade venait difficilement le lendemain; il fallait l'administrer sans retard. Don Bosco entre dans la chambre et s'approche du lit. Or voilà qu'une colombe portant à son bec un rameau d'olivier voltige au-dessus et laisse tomber son rameau sur la tête du malade. Ce n'est pas tout. Don Bosco eut à ce moment comme une révélation que l'enfant ne mourrait pas, et il lui semblait voir le visage du petit malade entouré de figures étranges. Ce n'étaient pas les traits des Européens, mais bien des peuplades sauvages.

Et Don Bosco interrogeant l'enfant, lui dit: « Veux-tu mourir, ou bien être guéri? » — « Comme Dieu voudra. » — « Mais, le ciel, il ne faut pas le voler, il faut le gagner. Tu seras guéri. Un jour tu seras prêtre, et tu iras bien loin; tu iras, je ne sais pas où, mais dans un pays bien éloigné, et un jour tu seras..... » Don Bosco n'acheva pas sa phrase.

Cet enfant fut guéri en effet, il fut revêtu de la soutane, il reçut les ordres, il est devenu évêque, c'est celui qui vous parle.

* * *

Or les desseins de Dieu se sont accomplis d'une manière merveilleuse. En douze ans, l'Amérique a reçu trois cent cinquante Salésiens; nous y avons fondé trente-cinq maisons; dans la vallée du Rio Negro, nous comptons vingt-cinq mille fidèles. Dans quelques jours, je vais emmener avec moi cinquante missionnaires qui abandonneront l'Europe et tout ce qui est le plus cher à leur cœur pour aller prêcher l'Evangile dans les régions australes. Quinze missionnaires sont déjà partis pour la Terre de Feu, le 3 novembre.

Oh! ces pauvres sauvages, ils désirent l'instruction religieuse et ils apprécient la grâce du baptême. Ils sont bien infortunés, ils mènent une vie nomade, ils sont à peine couverts, ils couchent dans de misérables cabanes, au fond des ravins, dans des buissons; leur principale ressource c'est la chasse. Mais ils ont un cœur reconnaissant, ils prient et ils prient souvent et avec ferveur pour ceux qui leur font du bien.

Nous allons les trouver dans le désert, nous partageons leurs privations et dormons comme eux sur la terre nue. Mais Dieu nous protège visiblement et nous donne la force qui nous est nécessaire. L'année dernière j'ai parcouru la vallée immense du Rio-Negro, de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique. Il m'a fallu faire toute la route à cheval, et pendant dix mois je n'ai jamais dormi sur un lit; nous dormions

avec mes missionnaires, au pied d'un arbre, et Dieu a permis que je fisse une chute grave aux Cordillères du Chili, seulement après m'avoir donné de baptiser une tribu entière composée de dix-sept cents personnes.

Nous disons souvent aux sauvages que la France concourt pour une part considérable aux frais de nos missions, et ils savent tous que la France est une nation d'une charité, d'une générosité admirable. Partout, en effet, nous avons des coopérateurs dévoués, nous en avons en France, à Marseille spécialement. Aussi bien, Don Bosco aimait à dire qu'il y a en une providence particulière pour l'Oratoire Saint-Léon.

Que Dieu soit béni! Pour vous, recevez mes remerciements; je ne manquerai pas de prier le Seigneur de vous donner lui-même la récompense, d'abord sur cette terre, puis dans le ciel. Mais continuez à nous donner le concours de vos prières et de vos aumônes. aidez-nous toujours: *Datis et dabitur vobis*, et vous travaillerez à sauver la société en donnant l'instruction religieuse à la jeunesse et aux sauvages la véritable civilisation. C'est ainsi que vous aurez le bonheur d'étendre le règne de Jésus-Christ.

* * *

Ansistôt après cette chaude allocution que l'auditoire a écoutée avec l'intérêt le plus vif, Monseigneur le Vicaire Apostolique a donné la bénédiction pontificale.

* * *

Mais voilà que M. le Curé est en chaire, pour remercier Mgr. Cagliero de l'honneur de sa présence et du bienfait de son apostolique parole. Nous sommes presque à l'anniversaire du jour où mourut D. Bosco, et voilà que le saint Fondateur a parlé par la bouche du plus illustre de ses fils spirituels: *Defunctus adhuc loquitur*. Vous avez été heureux d'écouter sa parole, comme vous l'étiez autrefois d'écouter celle de Don Bosco. Les apôtres sont toujours éloquentes, et cela parce que leur parole a été préparée par le sacrifice. Dans ses courses en Patagonie, Monseigneur a souffert, mais la grâce tombait abondante sur le sillon qu'il traçait, et les âmes converties étaient sa récompense.

Cette parole que vous venez d'entendre doit réveiller en vous le sentiment du zèle, ou plutôt le faire grandir. Vous ne pouvez pas suivre ces apôtres qui sont nos amis, mais vous les seconderez par vos sacrifices; c'est-à-dire par de généreuses offrandes, afin d'avoir le droit d'espérer que vous vous trouverez un jour à côté d'eux, sous leur houlette, aux rivages de la patrie.

Le vénéré Supérieur de l'Oratoire Saint-Léon, Don Albera, a fait alors la quête pour les Missions de la Patagonie. Nous savons que cette quête a été très fructueuse. On nous permettra bien d'en citer cette preuve: une des plus insignes bienfaitrices des œuvres salésiennes et de toutes nos œuvres de charité ou de zèle, prise au dépourvu, a trouvé le moyen d'emprunter, séance tenante, un billet de mille francs pour le déposer dans l'aumônière.

Cette assemblée de charité, cette véritable fête s'est terminée par la bénédiction du Très Saint Sacrement donnée par Monseigneur le Vicaire apostolique.

L'abbé T. B.

Barcelone.

Le dimanche soir, à 10 heures, Monseigneur parlait pour Barcelone où il arriva le 21.

L'atelier de sculpture de notre Maison de Sarria lui a causé une particulière satisfaction.

Le 25, Conférence des Coopérateurs à N.-D. de Bélen. Le 26, départ pour Montevideo, où nos Missionnaires sont arrivés il y a quelques jours, après un voyage exceptionnellement heureux.

UNE DETTE.

A l'article Nice (Bulletin de Février — Suffrages pour le repos de l'âme de D. Bosco) nos lecteurs voudront bien ajouter les lignes suivantes omises par le fait d'une erreur de rédaction que nous regrettons vivement.

Monseigneur l'Evêque de Nice était souffrant le jour où il voulut bien assister au service de huitaine célébré au Patronage St.-Pierre, et y donner l'absoute; mais personne ne put le dissuader de se rendre à la cérémonie. La singulière affection qu'il avait pour notre bien-aimé Père et la paternelle sollicitude dont il entoure l'Œuvre Salésienne à Nice, se sont révélées de la manière la plus touchante à l'occasion du service du trentième jour. Cette pieuse démonstration, organisée par l'initiative de nos Coopérateurs et de nos Coopératrices, a revêtu un caractère grandiose, grâce à une délicate attention de Monseigneur, qui daigna désigner la cathédrale pour l'hommage funèbre que Nice voulait offrir à la mémoire de D. Bosco. Sa Grandeur tint chapelle à ce service solennel. La maîtrise du Patronage chanta les morceaux liturgiques, partie en musique et partie en plain-chant; et un groupe de nos bienfaiteurs exécuta magistralement un *Libera* de grande facture et d'un effet saisissant. Une foule nombreuse et recueillie remplissait la cathédrale. Le catafalque était couvert de fleurs que les amis de Don Bosco avaient prodiguées, pour attester, en face d'une tombe à peine fermée, leur vénération, leurs regrets et leurs chrétiennes espérances.

DON BOSCO ET VICTOR HUGO.

Nous avons la bonne fortune d'associer nos Coopérateurs à la joie que nous a procurée la remarquable étude du R. P. Ragey, mariste, sur DON BOSCO ET VICTOR HUGO. Ces pages élevées, si fortement pensées et si délicatement écrites, se trouvent au N° de Février de l'excellente Revue des Facultés Catholiques

de Lyon, LA CONTROVERSE et LE CONTEMPORAIN. Un chapitre du DON BOSCO de M. le docteur D'Espiney les a inspirées à l'éminent religieux. La famille Salésienne ne pouvait être privée de ce travail qui témoigne chez l'écrivain, d'une rare connaissance de notre vénéré Père en même temps que d'un vrai culte pour sa mémoire. Nous sommes heureux d'offrir ici au R. P. Ragey et à la savante Revue ou son talent et son zèle font l'œuvre de Dieu, un hommage de vive gratitude.

I.

A la fin de mars 1883, un vieux prêtre italien arrivait à Paris. Tout en lui respirait la simplicité. Il avait l'air bon. Il était chétif, cassé, chancelant. Il y voyait peu et d'ailleurs il ne regardait presque pas, et il parlait d'une voix affaiblie un français incorrect, avec un accent étranger. Dès que la présence de ce vieux prêtre dans la capitale fut connue elle prit les proportions d'un événement. Cela mérite fort d'être remarqué. Paris rassemble à l'océan; un flux et reflux continu agit ces vagues humaines. Mais les grandes commotions y sont rares. Ce n'est pas d'ordinaire la présence d'un passant, même illustre, qui les fait naître. La capitale est constamment sillonnée d'étrangers venus de tous les pays du monde; ce sont les mouettes de cette mer vivante; ses flots ne sont nullement troublés. Parmi ces étrangers il y a des artistes et des savants de grand renom, des généraux qui se sont couverts de gloire sur le champ de bataille, de grands évêques, des cardinaux illustres, des princes, des rois, des empereurs. Ils passent et repassent sans que Paris les regarde, quelquefois sans qu'il le sache. Paris a vu tout cela. Mais il y avait longtemps que Paris n'avait vu de saints, au moins de saints extraordinaires, de saints à miracles, et le bruit s'était répandu — à Paris les bruits se répandent vite — que ce vieux prêtre italien était un grand saint, un saint à miracles, un saint à grandes œuvres, un fondateur d'ordre, un de ces hommes qui n'apparaissent que de loin en loin dans l'histoire de l'Eglise. Voilà pourquoi Paris voulut voir ce passant, l'entendre, s'approcher, toucher le bord de sa robe. Il le voulut avec cette frénésie tantôt sympathique, tantôt hostile, qu'il met dans la manifestation de ses sentiments, et qui font un jour une ovation, et le lendemain une émeute.

Cette fois ce ne fut pas une émeute: ce fut une ovation, une véritable et sincère ovation. Cette ovation ne fut pas commandée; elle ne fut pas organisée; elle éclata tout d'un coup, émerveillant ceux-là même qui la faisaient. Les feuilles publiques, qui ne s'étonnent plus de rien, s'en étonnèrent. Un vétéran de la presse, fin observateur, écrivait au lendemain de l'une de ces manifestations d'un nouveau genre:

« Paris est surpris de l'émotion manifestée, dans son sein, autour d'un humble prêtre du diocèse de Turin, que rien ne recommande aux yeux du monde..... L'unique préoccupation de la capitale en ce moment n'est-elle pas de voir et d'approcher Don Bosco? Où est-il? Que fait-il?... »

« L'acclamation des Parisiens en ce moment est à peu près unanime, et l'attrait irrésistible qui soulève les foules est bien en soi déjà quelque chose comme une merveille » (1).

Ce prêtre, en effet, était Don Bosco. Si ce nom remuait la capitale non seulement à la surface, comme tant d'autres, mais dans ses profondeurs, c'est qu'il était celui d'un homme que la voix publique avait depuis longtemps canonisé.

En 1883, la vie de ce saint — nous pouvons bien lui donner ici, sans prévenir le jugement de l'Église, le nom que lui donnait la foule — la vie de ce saint, par une exception bien rare, était déjà écrite depuis plusieurs années, et fort bien écrite. Un de ses admirateurs et de ses amis qui l'avait vu de près, avait raconté les traits les plus frappants de cette existence merveilleuse, dans un petit livre plein de grâce, de vie, de coloris et de fraîcheur. Car le docteur d'Espiney, l'auteur bien connu de ce livre, n'est pas seulement médecin, il est artiste et poète.

Ce petit livre était venu de Nice à Paris, et il avait appris sur Don Bosco de ces merveilles que l'on ne rencontre que dans la vie des plus grands thaumaturges, quelques-unes même inouïes jusque-là.

Cet homme de Dieu, le petit livre de M. d'Espiney racontait cela, cet homme de Dieu avait, sans autres ressources que celles que la Providence lui fournissait toujours à point nommé, d'une manière merveilleuse, bâti des maisons dans lesquelles il avait recueilli un nombre immense d'enfants abandonnés, et, sans rien posséder, il trouvait de quoi les nourrir; il avait construit des églises, fondé une société religieuse, établi et fait prospérer des œuvres de toute sorte. Ces œuvres rappellent saint Vincent de Paul. Dieu avait départi à ce saint Vincent de Paul de notre temps — le petit volume de M. d'Espiney faisait toucher cela au doigt — quelque chose de sa toute-puissance. Il guérissait d'un mot les malades, et les moribonds eux-mêmes. Ces guérisons étaient nombreuses. Il lisait dans les consciences, prédisait l'avenir et voyait à distance. Les pains se multipliaient miraculeusement sous sa main. Il lui était arrivé de conduire en promenade, lui seul, à deux heures et demie de distance, trois cent cinquante jeunes détenus de la prison de Turin, et il les avait tous ramenés le soir, et avait fait cela comme il faisait toute chose, le plus simplement du

monde. On avait attenté à sa vie de mille manières; mais Dieu l'avait toujours visiblement protégé. Quand il voyageait seul pendant la nuit et qu'il se trouvait exposé à quelque danger, un énorme chien gris, toujours le même, venu on ne sait d'où, apparaissait tout d'un coup, le défendait et puis disparaissait aussitôt, sans qu'on pût savoir ce qu'il devenait. Une nuit, au moment où le saint se disposait à sortir, le chien survint et l'arrêta. Quelque temps après, on venait l'avertir que des assassins rôdaient autour de sa demeure.

Et ce n'étaient point là des choses qui se fussent passées dans « les noires années du moyen âge », comme dit gravement Leconte de Lisle (1). Elles n'étaient point non plus empruntées aux poèmes de l'Inde. On nommait les personnes et les lieux, et l'on donnait les dates, toutes fort récentes. Quelle apparence qu'on eût pu livrer de pareils récits à la publicité en invoquant nombre de témoins encore vivants, si ces récits eussent été des fables? On n'écrit pas des fables en de telles conditions. Et puis nulle réclamation, nulle protestation, nulle rectification!

Néanmoins nous inclinâmes à penser que plusieurs, même parmi les catholiques, n'acceptaient pas ces récits merveilleux sans quelque défiance. Dans tous les cas, quoiqu'on ne fût séparé de ces faits extraordinaires, ni par une grande distance des temps ni par une grande distance de lieux, on les voyait un peu dans le lointain. Plusieurs même, c'est probable, les avaient déjà perdus de vue. Mais le jour où l'on apprit que Don Bosco était à Paris, il sembla que toutes ces merveilles venaient d'entrer dans la capitale avec lui. Les diverses églises se disputèrent l'honneur de le posséder quelques instants, d'avoir sa messe, d'entendre sa parole. Le saint ne savait rien refuser. Il allait partout où on l'appelait, et partout où il allait, la foule, qui épiait tous ses pas, le suivait aussitôt. Un grand nombre communiaient de sa main; d'autres se contentaient de le voir et de l'entendre. Il était assiégé jusqu'à la sacristie. Les prêtres aussi bien que les fidèles se pressaient autour de lui, et au moment où il se disposait à monter à l'autel, on en voyait plusieurs lui glisser quelques mots à l'oreille. Ses sorties, ses visites, même celles qui avaient un caractère privé et qu'il voulait tenir secrètes, étaient connues et annoncées. Tout cela appartenait à la foule. Elle avait fait du saint sa chose. Elle le suivait, elle l'envahissait, elle l'étreignait. Le saint le laissait faire. A voir son air doux et tranquille, on eût dit qu'il ne s'apercevait de rien. Il arriva qu'à travers une de ces foules, pourtant si compactes, deux petits garçons trouvèrent le moyen de se glisser jusqu'à lui, et qu'ils lui prirent chacun une

(1) LÉON AUBINEAU, dans le N° de l'*Univers* du 5 mai 1883. M. Léon Aubineau a publié depuis une intéressante brochure: *Don Bosco à Paris*.

(1) Discours de réception à l'Académie.

main, devinant à son air de bonté que le saint était à qui voudrait s'emparer de lui. Il se laissa faire prisonnier et il ne songeait même pas à briser ses chaînes. C'étaient des chaînes qu'il aimait. Il fallut qu'on vint le délivrer. Lui s'était mis à sourire et à parler à ces petits enfants. Le saint répondait à ce qui lui était demandé, et parlait à ceux qui se trouvaient près de lui, sans distinction de rang, recueilli comme s'il eût été au pied de l'autel. Ce calme, loin de refroidir l'enthousiasme, l'exaltait. Visiblement, la pensée et le cœur de cet homme étaient plus haut que la terre, et il y avait en lui quelque chose de si naturellement extraordinaire et de si simplement surnaturel, qu'on ne pouvait le voir sans en être frappé.

On l'attendait des heures, et quelquefois partie de la journée, et dès qu'il paraissait, avec ses yeux baissés et son angélique sourire, on voyait une multitude électrisée par son seul aspect, enthousiaste, émue, se jeter à genoux, lui présenter des objets de piété à bénir, s'efforcer de baiser sa main, et de toucher le bord de sa soutane. Il fallait qu'un homme marchât devant lui pour lui ouvrir un passage à travers ces flots de peuple, et qu'un autre vint par derrière pour les empêcher de se reformer aussitôt. Deux autres encore se tenaient à ses côtés pour le protéger contre les pieux emportements que sa vue excitait. Mais ils ne le protégeaient qu'à demi. La multitude était plus forte qu'eux.

Cela dura plus de quinze jours (1).

La maison dans laquelle le saint recevait l'hospitalité était assiégée.

Un grand nombre de visiteurs venaient lui demander une bénédiction spéciale, ses prières, ses conseils, ses consolations, l'éclaircissement de leurs doutes : d'autres venaient simplement pour voir ce que c'était. Car la curiosité avait sa part dans ces manifestations et ses visites, et le Paris frivole s'y mêlait au Paris chrétien. L'homme de Dieu était l'homme de tous. Après avoir donné ses journées il donnait ses nuits. Il suffisait d'attendre, chacun passait à son tour. Le saint parlait à chacun comme s'il n'eût eu à recevoir que lui seul. On retrouvait là le même visage recueilli qu'on avait admiré au saint autel, le même homme simple et bon, tranquille et souriant qu'on avait aperçu au milieu de la foule. Du premier coup on comprenait qu'il ne se prêtait pas, mais qu'ils se donnaient, et on se sentait porté à se livrer aussi. Plusieurs qui étaient venus pour surprendre le saint, se trouvèrent pris eux-mêmes.

C'est ce qui arriva à un visiteur illustre entre tous.

II.

Un soir un vieillard à l'air pensif, au maintien noble mais un peu sombre et hautain, demanda, sans se nommer, à voir Don Bosco. On l'introduisit dans un salon d'attente : il attendit trois heures. A onze heures, son tour venu, il entra, salua poliment l'humble prêtre, puis il lui fit très nettement sa profession d'incrédulité, surtout aux miracles. « *Je n'ajoute aucune foi, lui dit-il, aux miracles que certains vont proclamant.* » Le visiteur, on le voit, choisissait bien son terrain, et il savait à qui s'adressait. Mais il ne voulait pas que son interlocuteur sût qui il était lui-même. Il s'était proposé de connaître sans être connu, et pour ainsi dire de voir sans être vu. Cela le mettait à l'aise pour mieux regarder. Ce n'est qu'à la fin de l'entretien que, subjugué par l'irrésistible ascendant d'un saint qu'il tenait à revoir et dont il désirait se faire un ami, il déchira la voile derrière lequel il s'était caché. Ce vieillard incrédule que Don Bosco ne connaissait pas et qu'il ne cherchait nullement à connaître — disons-le maintenant — c'était Victor Hugo.

Le bruit qui se faisait autour du nom de Don Bosco était arrivé jusqu'au grand poète. Il ne pouvait guère en être autrement. Il y avait là plus qu'il n'en fallait pour piquer sa curiosité et faire fermenter son imagination. Il est probable qu'il avait tenu à lire les récits merveilleux du docteur d'Espiney, et il avait dû trouver que Don Bosco, lui aussi, était un grand poète, un poète en action, comme lui Hugo était un poète en strophes. Quel poème en effet que cette existence qui ne touche à la terre que par des merveilles ! Quel magnifique appendice à la *Légende des siècles* !

Pour Hugo, bien entendu, ces merveilles n'étaient que des légendes, mais si suaves, si gracieuses, si touchantes, si pures, si divinement belles, qu'il dut en être jaloux. Lui qui se regardait comme le plus grand poète de tous les temps et de tous les pays, il n'avait rien rêvé de si beau, et l'on affirmait que c'était la réalité ! On l'écrivait, on le disait, on le croyait. Pour que de pareilles légendes pussent se greffer sur un homme encore vivant et qu'il fût capable de les porter à son aise, il fallait bien qu'il y eût en lui quelque chose d'extraordinaire. C'était ce quelque chose d'extraordinaire qui attirait Victor Hugo. Il voulait voir l'homme légende, comme il eût dit dans son style apocalyptique. Il en avait souvent vu dans ses rêves de poète : cette fois il allait en contempler un en chair et en os. Pouvait-il manquer cette occasion ?

A ceux qui seraient tentés de croire à une explication fantaisiste de notre part, ou qui auraient quelque peine à s'expliquer la visite du grand poète à l'humble prêtre de Turin,

(1) Don Bosco ne quitta définitivement Paris que le 26 mai ; mais son séjour dans la capitale avait été interrompu par un voyage de quelques jours à Lille, où il accepta un orphelinat.

nous conseillerons simplement de méditer le portrait de l'auteur de *la Légende des siècles*, tracé tout récemment par un de ses amis.

« A mon avis, à mon avis seulement, disait M. Alexandre Dumas dans sa réponse au discours du successeur de Victor Hugo à l'Académie, Victor Hugo ne sortait jamais de la légende. Ses personnages ne sont ni dans la réalité de la vie, ni dans la proportion de l'homme; ils sont toujours au-dessus ou au delà de l'humanité, quelquefois au rebours, pour ne pas dire à l'envers. Cela tient sans doute à ce que la nature a pour lui des aspects qu'elle n'a pour aucun autre. Son œil grossit tout; il voit les herbes hautes comme des arbres; il voit les insectes grands comme des aigles. »

Cet avis n'est pas seulement celui de M. Alexandre Dumas, quoi qu'en dise sa modestie académique: c'est celui de beaucoup d'autres.

On s'explique dès lors facilement dans quelles dispositions et dans quel but le poète abordait le saint: il voulait voir et contrôler. Il s'attendait, on peut le croire, à tout rencontrer dans ce Don Bosco dont on parlait tant, dans ce prêtre couronné d'ovations et objet de récits merveilleux, excepté ce qu'il rencontra, c'est-à-dire un homme simple, humble et doux, mais fort, plus fort que lui, un de ces hommes qui vous empoignent sans vous le dire, et font de vous ce qu'il veulent. Rien n'est irrésistible comme ces dompteurs d'hommes qui vous plongent jusque dans les entrailles un regard dans lequel on ne sent que de la bonté et où il y a surtout de la force, qui vous terrassent en vous embrassant. Mieux encore que le poète, le saint connaissait

... Part d'apprivoiser les âmes (1).

Il eût au besoin apprivoisé des tigres. Il était de la race de ces anachorètes qui vivaient en bonne intelligence avec les lions du désert. Mais cela disparaissait derrière la bonhomie de sa figure souriante.

Quand Don Bosco eut entendu ce vieillard qu'il ne connaissait pas lui déclarer qu'il ne croyait pas au miracle, il ne chercha pas à le connaître, et il ne discuta point. Il se contenta d'enfoncer dans son âme, comme une sonde, doucement, adroitement, une série de questions (2).

(1) *Les Rayons et les Ombres*, XXXVII.

(2) On trouve ces questions et les réponses qu'y fit le poète, au moins les principales, dans la dixième édition, considérablement augmentée, que M. d'Espiney vient de donner de son livre: *Don Bosco*. Avec sa haute intelligence, Don Bosco comprit que cette entrevue avec Victor Hugo appartenait à l'histoire, et à son retour à Turin, il dicta lui-même, avec cette mémoire si remarquablement fidèle dont il était doué, son entretien avec l'illustre écrivain, et les principales circonstances dont il fut accompagné. Il prit ensuite

Parmi ces questions il en est deux surtout auxquelles le visiteur inconnu ne s'attendait pas et qui l'embarrassèrent, le firent réfléchir, et même le troublèrent un peu.

Le saint dirigea la conversation de manière à ce qu'elle l'amena vite à demander à son interlocuteur:

« Qu'admettez-vous en fait de vie future? »

Ce qu'il admettait! Il ne le savait pas. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas songé à cela. Il répondit:

« Ne perdons pas de temps à traiter cette question: je parlerai de la vie future quand je me trouverai dans le futur. »

L'homme qui se croyait au-dessus des rois et qui daignait tout au plus leur adresser de loin en loin des conseils qui rassemblaient à des ordres, ne put se sentir ainsi fouillé par ce bon vieux prêtre sans se montrer un peu revêche, et l'on reconnaît dans sa réponse le ton hautain avec lequel il expédiait les simples mortels. Mais le saint le tenait. Il est vraiment intéressant de voir, dans le livre de M. d'Espiney, cet aigle se débattre entre les douces petites serres de cette colombe.

Don Bosco ne fit nullement attention à ce qu'il y avait de cassant, de brusque et de sec dans la réponse qu'on vient de lire, et il continua tranquillement à sonder son homme. Victor Hugo le laissa faire: il y a de ces audaces naïves qu'on pardonne aux enfants et aux saints. Don Bosco en était rempli.

Quand il eut bien lu dans l'âme qui était devant lui ce qu'il voulait y lire, il posa résolument cette dernière question:

« Si vous êtes ainsi, qu'espérez-vous donc? Bientôt le présent ne vous appartiendra plus. Le futur, vous ne voulez pas qu'on vous en parle. Quelle est donc votre espérance? »

A cette question le poète qui jusque-là avait tenu le front haut et regardé le saint, baissa la tête et regarda au dedans de lui-même. Au lieu de répondre, il se prit à méditer.

Si le saint avait su à qui il parlait, s'il eût connu le pauvre grand poète tel qu'il s'est montré au public par les nombreux lambeaux qu'il lui a jetés de lui-même, tel qu'il s'affiche à toutes les pages de ses œuvres, il n'eût pu lui tenir un langage plus propre à le faire rentrer en lui-même. Nulle question ne pouvait mieux découvrir à cette âme le vide qu'il y avait en elle et qu'elle ne voyait pas.

Le poète avait banni de son cœur l'espérance chrétienne, et il n'avait rien mis à sa place; mais il croyait y avoir mis quelque

la peine de revoir ce récit. Le texte italien dicté et revu par le saint est conservé dans les archives de la Société Salésienne, à l'Oratoire de Saint-François de Sales, à Turin. Ceux qui voudraient aller aux informations peuvent voir d'après cela à qui ils devraient s'adresser.

chose. Sa foi avait sombré, il le savait. Depuis longtemps il était cet esprit.....

..... effrayé plus encore qu'ébloui
Qui n'ose dire non et ne peut dire oui (1)

Il s'y était résigné :

Enfants, résignons-nous et suivons notre route.
Tout corps traîne son ombre, et tout esprit son doute (2)

Mais s'il s'était résigné à n'avoir plus de foi, il n'avait jamais pu se résigner à n'avoir plus d'espérance. En 1835 il terminait ainsi sa préface des *Chants de crépuscule* :

« Le dernier mot que doit ajouter ici l'auteur, c'est que dans cette époque livrée à l'attente et à la transition, dans cette époque où la discussion est si acharnée, si tranchée, si absolument arrivée à l'extrême, qu'il n'y a guères aujourd'hui d'écoutes, de compris et d'applaudis que deux mots, le oui et le non, il n'est pourtant lui ni de ceux qui nient, ni de ceux qui affirment.

« Il est de ceux qui espèrent. »

En 1883 comme en 1835 le poète était toujours de ceux qui espèrent. Il le croyait du moins, et il n'avait cessé de le dire. Dans une de ses *Contemplations* à laquelle il a donné ce titre significatif : *Spes*, il pose même comme l'homme de l'espérance obstinée, qui lutte contre tous et contre tout :

Tout est l'ombre; pareille au reflet d'une lampe,
Au fond, une lueur imperceptible rampe;
C'est à peine un coin blanc, pas même une rougeur.
Un seul homme debout qu'ils nomment le songeur,
Regarde la clarté du haut de la colline;
Et tout, hormis le coq à la voix sibylline,
Raïlle et nie; et passants confus, marcheurs nombreux,
Toute la foule éclate en rires ténébreux
Quand ce vivant, qui n'a d'autre signe lui-même
Parmi tous ces fronts noirs que d'être le front blême,
Dit en montrant ce point vague et lointain qui luit:
« Cette blancheur est plus que toute cette nuit! »

Une pareille espérance était bien un songe en effet, et pour réveiller le songeur, il suffisait de lui dire : Quand on espère, on espère quelque chose. Vous, qu'espérez-vous donc ? Cela venait de lui être dit, et voilà pourquoi il ressemblait à un homme qui s'éveille et qui cherche saisir la réalité de ce qu'il a vu dans un rêve.

(1) *Les Voix intérieures*, XXVIII.

L'absence de foi avait en effet jeté le poète dans un état, non d'éblouissement, mais d'effroi, de vertige et d'effarement. On en trouve des traces fort nombreuses dans ses diverses poésies, surtout dans les *Contemplations* :

O gouffre! l'âme plonge et rapporte le doute

Toute cette pièce XIV du Livre sixième est effarée. Il en est de même de plusieurs autres, de la pièce XIX, par exemple, intitulée : *Voyage de nuit*.

(2) *Ibid.*

(A suivre)

P. RAGEY, mariste.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Février-Mars 1889.

France.



BESANÇON : M. l'abbé Charles Devaux, Séminaire — *Vesoul*.

CHAMBÉRY : M. l'abbé Perrin, curé — *Yenne*.

NEVERS : M. l'abbé Cachet, aumônier de l'Hôpital — *Nevers*.

NIMES : M. l'abbé Clastron, vicaire-général — *Nimes*.



LYON : Mère Marie-Angèle, née Elisa Ravier, Ursuline — *Saint-Cyr-au-Mont-d'Or*.



AMIENS : M. le V^{te} Casimir-Marie-Louis du Passage — *Château de Lignières-hors-Foucaucourt*.

ANGERS : M^{me} V^{ve} Eugène Roinard — *Candé*.

ARRAS : M^{lle} Marie Malliavin — *Marceuil*.

BESANÇON : M^{me} V^{ve} Octavie Paget — *Oigney*.

BLOIS : M^{me} Marie-Mathilde Chevalier-Duboy — *Montrichard*.

CAMBRAI : M^{me} Jean-Baptiste Cordonnier, née Clémence Célestine Pollet — *Lille*.

DINAN : M. le C^{te} de Saisy — *Castellaouïenan*.

LYON : M^{me} de Labareyre — *Lyon*.

MARSEILLE : M. Seignon-Arnout — *Marseille*
M^{me} Rose Barthélémy —

PARIS : M^{me} Barbe-Lagarde — *Paris*.

— M. Jean-Joseph Franchebourd — *Paris*.

PAU : M^{me} Raymond Pomadère, née Adèle-Joséphine Azéma — *Labatut-Fiquières*.

ROUEN : M. Gustave Tellier — *Duclair*.

Étranger.



ALSACE-LORRAINE : M. l'abbé Thouvenin, curé — *Ars-sur-Moselle*.

ITALIE : M^{me} la M^{lle} Stéphanie Pescara, née Le Duc — *Rome*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à D. Lemoine, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date, seront retardées d'un mois. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres, pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus forte charité.